parfaitement bien en Angleterre et ne parlait de rien moins que de passer la Manche pour vous retrouver à Londres. J'ai eu toutes les peines du monde à l'en dissuader, en lui disant que vous étiez sans cesse en route et qu'il lui serait impossible de vous rejoindre.

"Où aurait-elle appris votre véritable adresse ? Je crois être à peu près seul à la connaître, et vous pouvez tenir pour certain que, si une indiscretion a été commise, ce n'est pas par moi.

"Dans tous les cas, cher baron, veillez et soyez sur vos gardes, même contre un péril imaginaire, car, à tout prendre, l'invasion de messieurs les recors au château de Rochetaile, serait encore mille fois préférable à la soudaine arrivée de Mlle Olympe Silas, venant réclamer à Mme la comtesse de Kéroual le baron Gontran de Strény, son amant !

"Brrrr ! Je ne suis pas autrement timide, eh bien, la pensée de cette situation ultra-dramatique, me fait passer un petit frisson dans les cheveux.

"Miséricorde ! quel écroulement !

"Par bonheur, c'est impossible.

"Encore une fois, veillez ? (Au risque de vous sembler rabâcheur, je ne me laisserai pas de vous le répéter.) Hâtez la conclusion de votre mariage, et, le jour où vous auriez besoin que j'arrive pour être l'un de vos témoins, faites-moi signe, et le soir même j'escalade la malle-poste, en emportant dans une valise réglementaire, habit noir, cravate blanche et gants paille.

"Donc, cher baron, comptez sur moi, recevez de loin ma plus cordiale poignée de main, et croyez-moi, comme toujours, votre ami bien sincère.

"VicOMTE GEORGES DE G....."

Peut-être cette lettre ne semblera-t-elle pas à nos lecteurs aussi effrayante qu'elle le parut à Gontran ; peut-être se diront-ils qu'il y avait bien des chances pour que ni les recors de Michel Nodler, l'usurier, ni Mlle Olympe Silas, sa maîtresse jalouse, ne vissent à bout de découvrir M. de Strény au fond des Vosges, dans un château dont les cartes de géographie les plus détaillées ne font même pas mention.

Et bien ! c'est justement ce vague, cette incertitude, qui rendaient pour le baron la situation mille fois plus ardemment qu'elle ne l'aurait été sans cela.

Beaucoup de gens ont du courage, et même de l'audace, pour braver en plein soleil un péril inattendu. Bien peu (et nous disons parmi les plus braves) peuvent affronter sans pâlir l'embuscade qui se cache au milieu des ténèbres. On aime à savoir d'où viendront les balles. L'indien qui rampe dans la nuit est plus effrayant que le soldat qui marche au grand jour.

A partir de la réception de la lettre que nous venons de reproduire, Gontran n'allait plus avoir une minute de calme et de sécurité. Le moindre bruit le ferait tressaillir, il lui semblerait sans cesse que la bande des huissiers et des recors envahissait le château, ou qu'Olympe Silas, en toilette effrontée de pécheresse parisienne, se faisait annoncer à la comtesse, et lui parlait ce langage pittoresque et vigoureusement épicé que les petites dames adressent à leurs rivales sous les ombrages de Mabilbe ou dans les couloirs de l'Opéra, pendant les nuits de bal masqué.

Gontran songea bien un instant à s'éloigner de Rochetaile pendant quelques jours, à passer la frontière dont il était extrêmement voisin, et à faire une excursion en pays allemand.

Mais à quoi bon ?

Il réfléchit bien vite que le scandale, s'il devait avoir lieu, éclaterait parfaitement en son absence, et qu'en lâchant pied il ne ferait que retarder le mariage, qu'il devait au contraire presser de tout son pouvoir, puisqu'une fois marié il était sauvé.

Bref, le résultat de ses réflexions fut celui-ci :
"Il faut qu'avant quinze jours Léonie soit ma femme."

XVII. Sur la banquette.

La diligence qui faisait le service de Vesoul à Epinal, à l'époque où se passaient les faits que nous racontons, et qui se trouvait en correspondance avec les messageries royales et l'entreprise Laffite et Caillard, était une lourde machine peinte en jaune, et composée d'un coupé, d'un intérieur et d'une banquette.

L'intérieur et le coupé pouvaient contenir neuf personnes. Il y avait en outre deux places de banquette à côté du conducteur.

La veille du jour où nous avons vu Gontran recevoir la lettre de son ami le vicomte de G....., vers les neuf heures du matin, au moment où la voiture des messageries royales venant de Paris s'arrêtait à Vesoul devant le bureau des messageries, pour relayer, un voyageur descendit du coupé et donna l'ordre de décharger sa valise et de la porter au bureau de la diligence d'Epinal.

Ce voyageur avait l'apparence d'un jeune homme de seize à dix-huit ans tout au plus. Une forêt de cheveux bruns magnifiques, naturellement bouclés, et qu'il portait long, encadrait son visage, complètement imberbe et d'une pâleur mate et transparente. Aucun duvet, même le plus léger, n'estompait le contour de sa lèvre supérieure, dont la teinte rouge était si vive qu'on aurait pu la croire rehaussée de carmin.

Le costume de ce voyageur consistait en une jaquette de velours noir qui ne dessinait point la taille et descendait jusqu'au genou sur un pantalon gris perle, très-large, de forme dite : à la *husarde*, et s'ajustant sur de petites bottines vernies qui recouvraient un pied d'enfant.

Le col de la chemise, rabattu, et serré par une étroite cravate, ou plutôt par un ruban de soie noire, laissait à découvert un cou d'une forme charmante et d'une éclatante blancheur.

Une casquette de velours noir, assez semblable à celle des étudiants allemands, se posait de côté, d'une façon très-crâne. Sa visière basse couvrait presque entièrement le front, et jetait sur les yeux une ombre transparente.

Tel que nous venons de le décrire, ce voyageur aurait eu l'air d'un enfant si son charmant visage n'eût offert les indices d'une fermeté et d'une décision tout à fait incompatibles avec la première jeunesse.

La bouche était dédaigneuse, le sourire spirituel et moqueur, le regard presque dur. La voix enfin, quoique d'une douceur extrême et en quelque sorte musicale, prenait des intonations impérieuses.

Ce singulier adolescent tenait de sa main droite, finement gantée de peau de Suède, une mignonne cravache à pommeau vermeil.

Sa main gauche jouait avec un petit lorgnon d'écaïlle, suspendu à son cou par un fil de soie.

De temps en temps il ajustait ce lorgnon dans l'arcade sourcillière de son œil droit, où il le fixait par une légère contraction des muscles de la joue. Sa physionomie prenait alors une expression de suprême impertinence.

(A continuer.)